

Noms de pays apaches : un univers dans un toponyme. À propos de Keith Basso, L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert

Elara Bertho

▶ **To cite this version:**

Elara Bertho. Noms de pays apaches : un univers dans un toponyme. À propos de Keith Basso, L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert. Cahiers de Littérature Orale, 2017, Le poète et l'inspiration, 81, pp.207-216. 10.4000/clo.3239 . hal-01804070

HAL Id: hal-01804070
https://hal.science/hal-01804070

Submitted on 20 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Noms de pays apaches : un univers dans un toponyme

À propos de Keith Basso, *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert*

Elara Bertho

Il aura fallu attendre vingt ans[1] pour que soit traduit *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert*, publié en 1996 sous le titre *Wisdom Sits in Places. Landscape and Language Among the Western Apaches*[2], aux presses de l'University of New Mexico, où Keith Bassso a passé la plus grande partie de sa carrière. L'on ne peut que saluer l'événement, tout en regrettant qu'il ait été si tardif. Les éditions Zones Sensibles effectuent depuis plusieurs années un important travail de passeur, en traduisant en français des classiques des sciences sociales, et en privilégiant des parutions qui renouvèlent le rapport entre texte et image. L'ouvrage recensé est en effet un beau livre, où les illustrations ont un rôle important dans le propos de l'auteur.

Que nous disent les noms de lieux ? Quelle place donner au récit dans notre quotidien ? Quels mondes sont créés dans les fictions ? Que racontent de nous les histoires que nous nous racontons ? Qu'est-ce qui nous « point » dans un récit, où sommes-nous exactement touchés ? Autant de questions auxquelles s'affronte Keith Basso, en prenant résolument comme point de départ ce qui pourrait paraître, à tout autre que lui, un détail apparemment anecdotique : les noms de lieux chez les Apaches occidentaux. À partir ces humbles fragments langagiers, Keith Basso déploie tout un univers mental, linguistique et poétique, et l'exercice force l'admiration tant les enjeux déployés sont vastes et tant la narration produite est riche. Tout l'art de son texte est bel et bien de faire surgir à partir de ces noms de lieux des « *mondes-lieux* », des mondes fictionnels, qui font se croiser les disciplines.

I. Le « portrait d'un ethnologue » en conteur : art de l'écriture, jeu de disciplines

Keith Basso (1940-2013) fut spécialiste d'anthropologie linguistique et culturelle. Après avoir enseigné à Yale University, il devient professeur à l'University of New Mexico. Il a consacré sa vie à l'étude des créations linguistiques et des récits des Apaches, notamment des White Mountain Apache, à Cibecue, dans une réserve de l'Est de l'Arizona. Il a décrit la vie dans ces réserves et a notamment été attentif à la question des renominations en anglais des noms de lieux. Parallèlement à sa carrière universitaire, il a milité aux côtés des Apaches pour

[1] Ce texte a été élaboré à partir des réflexions du séminaire « Penser d'ailleurs » organisé par Xavier Garnier à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (THALIM), et co-animé par Anne Castaing, Ninon Chavoz, Sarga Moussa, Claire Gallien, Myriam Suchet, Laetitia Zecchini. Nos réflexions communes sont disponibles à l'adresse suivante : https://ailleurs.hypotheses.org/keith-basso-9122016

[2] Keith BASSO, *Wisdom sits in Places. Landscape and Language Among the Western Apache*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1996. Traduction française : *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert*, Le Kremlin-Bicêtre, Zones Sensibles/Les Belles Lettres, 2016.

obtenir la restitution des objets de culte, détenus par les musées américains, vers les réserves indiennes. Ses recherches sur les noms de lieux sont articulées à une entreprise de cartographie en apache des réserves ainsi qu'aux revendications territoriales, politiques et sociales des Apaches dont il a été un porte-parole auprès du gouvernement. Dans une position « indisciplinée[3] » de création, il a mêlé dans un même questionnement écriture, anthropologie, linguistique et littérature. À sa parution en 1996, *Wisdom Sits in Places. Landscape and Language Among the Western Apaches* avait été couronné par de nombreux prix, dont un d'ethnographie (Victor Turner Prize for Ethnographic Writing) et un « d'écriture non-fictionnelle » (Western States Book Award Winner in Creative Non Fiction). Cette double reconnaissance nous semble tout à fait représentative de son travail et de son écriture, à la croisée des disciplines.

L'un de ses premiers essais, *Portrait of « the Whiteman » : Linguistic Play and Cultural Symbol Among the Western Apache*[4] (1979) décrit les plaisanteries des Apaches mimant les manières des Blancs, et donc notamment de lui-même en tant qu'ethnographe, raillé, moqué, souvent à ses dépens. L'essai est alors construit comme un collage de jeux linguistiques autour du corps blanc de l'ethnologue, permettant d'interroger les relations entre Indiens et Blancs dans la réserve. Cet essai permet de tracer les grandes orientations de l'œuvre de Keith Basso : une attention (philologique) à la langue et aux récits, notamment à leurs significations dans des dialogues et des modalités d'énonciation à double ou triple entente (la moquerie), ainsi qu'une réflexion sur la place de l'observateur, l'ethnologue, toujours d'emblée extérieur, considéré comme tel, mais qui ne renonce pas pour autant à apprendre et à transcrire. L'« observation participante » ne vise jamais dans ses textes à tenter d'effacer la distance qui le sépare des Indiens : Keith Basso a passé cinquante ans à leurs côtés, mais ne prétend pas pour autant être devenu Apache. L'une des caractéristiques de son travail d'écriture est de retranscrire cette distance le plus fidèlement possible, et d'apprendre notamment des incompréhensions qu'elle génère : ainsi le corps de l'ethnographe gentiment brocardé devient un essai. L'une des séquences inaugurales de *L'eau se mêle à la boue* est une remontrance de son guide, qui lui reproche de mal prononcer un nom de lieu, ce qui empêche les réseaux de significations liés à ce lieu de se mettre en place.

II. Pour entrer dans la cartographie apache, partir des incompréhensions

L'interrogation initiale de l'ouvrage est « *Que font les peuples avec les lieux qu'ils habitent ?* », la question est donc celle du sentiment d'appartenance, pensé comme allant de soi mais dont il s'agit d'interroger la transparence. Le lieu est une évidence, sauf lorsque l'on en est spolié, sauf lorsque les vastes territoires de pâturages ont été réduits à des réserves. Ce qu'il reste de la violence symbolique coloniale se lit aussi dans les noms de lieux, qui sont un moyen de réactiver une appartenance, et de réguler des comportements sociaux.

> « Mandaté par le Conseil tribal des White Mountain Apache, ce travail entend localiser sommairement, sur des cartes topographiques, chaque lieu portant un nom apache dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de la communauté de

[3] Voir les recherches « indisciplinées » de Myriam SUCHET, *Indiscipline !*, Montréal, Nota Bene, 2016 et de Laurent LOTY, « Pour l'indisciplinarité », *The Interdisciplinary century: tensions and convergences in eighteenth century art, history and literature, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* (2005/4), p. 245.

[4] Keith BASSO, *Portraits of « The Whiteman ». Linguistic Play and Cultural Symbols Among the Western Apache*, Cambridge [England]; New York, Cambridge University Press, 1979.

> Cibecue. Jamais les membres de la communauté n'ont connu de cartes qu'ils pourraient s'approprier (celles en leur possession n'indiquent qu'un faible nombre de lieux portant d'étranges noms anglais et espagnols), et certains attendaient depuis longtemps le travail que nous avons initié, destiné à jeter les bases d'un atlas apache local » (p. 31).

Ainsi est exposé le point de départ de la réflexion : l'ethnologue est chargé de dresser une carte du territoire avec des noms de lieux en apache, pour remplacer les noms de lieux anglais et espagnols hérités des différentes colonisations. Nous sommes en mai 1979, et Keith Basso est accompagné de son informateur, Charles Henry ainsi que d'un traducteur pour l'appuyer, Morley Cromwell, tous deux de la réserve. Or, au bout de deux jours d'enquête, la mission est face à une impasse : Keith Basso n'arrive pas à prononcer correctement les noms propres, et il agace son informateur qui le morigène. Penaud, il ne sait pas quoi faire et ne comprend pas pourquoi il est accusé d'impatience pour un défaut de prononciation en Apache. De guerre lasse, il répond à Charles que ce n'est « *pas grave* », et qu'il s'entraînera à la prononciation chez lui. Reprenant ce segment, « *ce n'est pas grave* » en anglais, Charles le sermonne et lui explique que le nom propre est en réalité une citation des ancêtres (p. 35). Cette dimension de citation et du rôle de la signification des noms propres initie la réflexion et fournira la matière du livre. Répétant à nouveau le nom de lieu moins vite (« *Goshtl'ish Tu Bil Sikané* »), Keith Basso comprend que le lieu se nomme « *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert* » : c'est ce lieu qui donne le titre de l'ouvrage dans sa traduction française, et Charles lui en raconte l'histoire, la première fois que ses ancêtres ont découvert cette source, qu'ils ont décidé de s'y installer, et qu'ils l'ont baptisée. Le nom de lieu ne peut et ne doit pas être déformé car il incarne la parole des ancêtres, les premiers à avoir nommé les lieux. Ainsi Charles lui (nous) explique :

> « A présent, ils arrivent en ce lieu, ils regardent de tous côtés, ils remarquent tout de ce lieu. Le lieu les regardait tout comme il nous regarde aujourd'hui. Nous savons ça de son nom – son nom en donne une image, comme c'était le cas il y a longtemps. […] À présent leur chef réfléchit. "Cet endroit peut nous aider à survivre. Si nous nous installons sur cette terre, nous devons être capable de parler de ce lieu et de nous en souvenir clairement et facilement. Nous devons lui donner un nom." Alors ils l'ont nommé Goshtl'ish Tu Bil Sikané. Ils en ont fait une image avec des mots » (p. 35).

Il s'est donc agi de partir d'une incompréhension initiale, où l'ethnologue est dans une situation de difficulté, pris en défaut : il ne comprend pas le vocable apache et le prononce mal, incapable qu'il est de percevoir la séparation des mots entre eux ; il a un mauvais comportement (« *ce n'est pas grave* ») qui le fait passer pour un impatient auprès de son interlocuteur ; enfin, il ne saisit pas les mondes sémantiques induits par le nom propre. Cette multiple défaillance a été bien près de mettre en danger la mission que le Conseil des Apaches lui avait fixée, mais c'est en réalité ce dialogue qui servira de véritable point de départ de l'enquête et qui est donc à l'origine du livre. En quoi l'erreur est signifiante et révèle des enjeux interprétatifs et scientifiques : voilà ce qui singularise l'écriture de Keith Basso. Il ne cherche pas à estomper la différence qu'il entretient avec son informateur, il n'en gomme pas les contours. Au contraire, c'est cette différence même qui fait de lui l'interlocuteur privilégié du Conseil des Apaches pour négocier avec l'administration fédérale. C'est en tant que Blanc qu'il est mandaté, c'est aussi en tant que Blanc qu'il ne comprend pas ce qu'on lui dit. Mais le versant heuristique, positif, riche d'interprétations de cette incompréhension, de cette distance entre les interlocuteurs, c'est que l'ethnologue est dans une relation où il est légitime qu'on lui explique les choses, le quotidien, les récits, les noms de lieux.

Ce sont ces explications qui font la matière du livre, qui se révèlent être des réservoirs formidables de contes et de récits. Il est frappant que le style de l'auteur fasse d'une part

attention à retracer les malentendus et les erreurs d'analyses, et d'autre part, laisse une grande place aux récits de ses informateurs. Les citations sont extrêmement longues et le lecteur est placé devant des récits *in extenso* : le livre ne se présente que comme un vaste commentaire de texte, avec une position d'humilité et de retrait de la parole du scientifique, mais aussi comme une exégèse de récits et de situations dialoguées retranscrites de manière brute, où le silence notamment joue un rôle primordial, et qui est lui aussi régulièrement l'objet d'analyses très fines. Le nom propre permet de « *faire des mondes* » (p. 26-29), c'est un « *univers sémantique* » pour reprendre l'expression de Keith Basso. Cette intégration de la littérature dans le paysage nous semble particulièrement bienvenue puisqu'elle interroge la façon dont la géographie s'incorpore des univers de récits, et livre des propositions sur la manière de rendre compte de ce phénomène d'incorporation.

III. Le narrateur en chasseur : des récits tendus vers l'avenir

Les noms de lieux, chez les Apaches, sont donc la parole des ancêtres, qui revient signifier dans le présent, à chaque fois qu'elle est énoncée, et dont l'effet performatif est la communauté autour d'un récit partagé, un *lieu commun* au sens propre du terme. Sur ces imaginaires collectifs que permettent les récits et les noms de lieux, Basso poursuit : « *Si elle est une manière de construire le passé, un vénérable instrument permettant de faire l'histoire humaine, la création des lieux a également pour vocation d'instaurer des traditions sociales et, ce faisant, des identités individuelles et collectives. D'une certaine manière, nous incarnons des mondes-lieux que nous imaginons* » (p. 30). Ces fragments du passé qui deviennent réalité, cette « *densité sémantique* » (p. 51) des récits, cette potentialité inscrite dans la langue est à la fois tournée vers le passé puisque le récit est une citation de l'ancêtre, mais aussi résolument tendue vers l'avenir puisque les textes sont pleins de potentialités innovantes, riches d'interprétations mais aussi de recréations toujours nouvelles. En ce sens, incarner un monde-lieu que nous imaginons, c'est rendre l'utopie concrète, dans le lieu et dans le récit. Au sens propre, les récits historiques liés aux noms de lieux apaches sont des « *manières de faire des mondes* », pour reprendre le titre du célèbre essai de Nelson Goodman[5] : le récit peut être convoqué en allant sur place, en voyageant réellement, mais peut aussi servir à voyager mentalement, et il prend alors le sens d'une invocation du lieu, appelé à comparaître devant les yeux des interlocuteurs. Chaque récit est associé à une morale, qui peut éventuellement opérer comme des suggestions de conduite à l'interlocuteur, et fonctionner dès lors soit comme encouragement soit comme réprobation.

Une métaphore particulièrement frappante de ce fonctionnement tourné vers l'avenir est celle du narrateur comme chasseur, qui décoche à son interlocuteur des flèches (p. 77). Le récit historique est alors conçu comme une flèche qui vient frapper celui qui l'écoute, l'étourdir et l'interroger : le récit a une visée, il a une fonction pédagogique et apaisante, presque curative. La parole est performative, agissante : elle est une mémoire, mais une mémoire active, tournée vers une action future. Parce que la critique est cryptée, elle délivre un message dans le temps long de l'appropriation par le destinataire qui médite les sens seconds de la fiction et qui en déduit des comportements à adopter en société pour répondre au « *chasseur* ». En ce sens, aller sur les lieux peut parler, mais parce que les lieux sont reliés à une histoire, une flèche, un

[5] Nelson GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, Nîmes, Édition Jacqueline Chambon, 1992.

discours. Nous sommes touchés par les histoires des noms de lieux, nous en sommes affectés, elles nous « poignent », littéralement.

Benson Lewis, 64 ans, témoigne : « *Les histoires vous travaillent comme des flèches. Les histoires vous forcent à vivre correctement. Les histoires vous remettent au bon endroit* » (p. 64). Le récit, à travers les noms de lieux, délivre un message métacommunicationnel, que Keith Basso rapproche de la notion de « *métaphore* » (p. 95), dans le sens étendu que lui attribuent George Lakoff et Mark Johnson[6].

IV. Un *ars memoriae* apache : enjeux écologiques, politiques, éthiques des récits

À l'instar de Simonide qui retraversa les palais de sa mémoire pour retrouver la place exacte de ses compagnons lors d'un banquet après l'effondrement de la demeure, les noms de lieux apaches opèrent comme de formidables moyens mnémotechniques, reliés et ancrés dans le territoire. Traverser un lieu, c'est se remémorer une histoire. Se remémorer une histoire, c'est visiter mentalement le lieu. Dans cette double traversée fonctionnant dans les deux sens, géographie et mémoire sont intimement liées pour former un art rhétorique aux implications écologiques, politiques et éthiques, que Keith Basso détaille avec précision.

La dimension écologique du texte est certainement la plus frappante. Garants de la mémoire des peuples, les noms de lieux sont des marqueurs des évolutions du paysage, singulièrement de la disparition progressive de l'eau. Cette perte de l'eau se dit, en creux, par des noms de lieux qui ne correspondent plus à la réalité contemporaine des territoires. Lorsque Keith Basso et ses compagnons sillonnent les terres apaches, le constat de la dégradation des terres dans les réserves est accablant. Charles et Morley évoquent ensemble « *L'eau des serpents* », cette source aujourd'hui disparue :

> « Se tenant à l'écart à quelques mètres de là, Charles contemple les rochers pendant quelques minutes, comme s'il s'attendait qu'ils se mettent à parler. Et peut-être parlent-ils d'une certaine manière, étant donné qu'il déclare subitement que la source s'est tarie il y a longtemps, qu'un jour l'eau s'en est allée, et qu'il existe par conséquent une divergence entre le lieu en tant que tel et la description qu'en donne son toponyme (ils sont « dépareillés » dit-il en langue apache » (p. 38).

Sans jamais accuser directement la gestion américaine des réserves indiennes, Keith Basso pointe, par le langage et la survivance des mémoires dans les récits, cette disparition de l'eau : la source est tarie mais les récits en conservent le souvenir. D'autres travaux de chercheuses attestent de cette dimension géocritique de la littérature, dans la filiation de la pensée de Michel Collot[7]. Marie Lorin, sur la poésie des pêcheurs du Sénégal, où les chants de louanges du fleuve se transforment en réquisitoires politiques et militants contre la construction des barrages[8] ; Mélanie Bourlet sur la poésie peule de Bakary Diallo[9], et sur la disparition des nombreuses

---

[6] George LAKOFF, Mark JOHNSON, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. Michel DE FORNEL, Paris, Éditions de Minuit, 1985.

[7] Michel COLLOT, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014.

[8] Marie LORIN, « Du canon à la marge, évolution de la poésie orale peule (Pékane) des pêcheurs de la vallée du fleuve Sénégal » [en ligne], *Canal-u*, 5 mars 2015, disponible sur <https://www.canal-u.tv/video/cnrs_ups2259/marie_lorin_du_canon_a_la_marge_evolution_de_la_poesie_orale_peule_pekane_des_pecheurs_de_la_vallee_du_fleuve_senegal.17353>, (consulté le 9 avril 2017].

[9] Mélanie BOURLET, Franck GUILLEMAIN, *Bakary Diallo, mémoires peules*, [en ligne], CNRS, 2016, disponible sur https://www.canal-

mares et points d'eau qui irriguaient sa poésie : toutes deux montrent très bien comment la littérature devient un lieu de mémoire écologique et comment elle peut acquérir une dimension critique. L'eau dont le nom propre a gardé le souvenir n'est plus, mais le changement climatique est attesté dans le récit qui en conserve la trace.

Dérivé du propos écologique, mais seulement esquissé dans le texte, l'enjeu politique constitue un fil directeur de l'ouvrage de Keith Basso, discret mais néanmoins déterminant. L'intention même du Conseil tribal des Apaches, au fondement du livre, révèle bien cette portée sous-jacente de l'entreprise de l'anthropologue. Les enjeux de nomination du territoire revêtent des connotations politiques de plusieurs ordres : de revendications de droits territoriaux, et de militantisme pour l'amélioration des conditions de vie dans la réserve.

En termes moraux et éthiques, pour finir, les noms propres impliquent un mode de comportement adéquat de l'interlocuteur face au lieu, qui sert de rappel à l'ordre pouvant être parfois très dur. Ces messages métacommunicationnels sont traités dans le chapitre « *Parler avec les noms* » (voir notamment p. 106-119 et 128-132). En quoi consiste ce jeu de langage ? Dans cet épisode, Louise est inquiète pour son petit frère, subitement tombé malade, après avoir marché sur une peau de serpent. Refusant de consulter un « médecin des serpents », il persiste à ne pas croire en la puissance des serpents. Louise est réconfortée par ses amis, notamment Lola Machuse :

> *Louise Shindizhé…* (« Mon petit frère »)
>
> *Lola Tséé Hadigaiyé yú 'ágodzaa.* (« C'est arrivé à Ligne de rochers blancs s'étend vers le haut, en cet endroit même ! »)
>
> [Pause : 30-45 secondes]
>
> *Emily Ha'aa. Túzhi' Yaahigaiyé yú 'ágodzaa*. (« Oui, c'est arrivé à Blancheur s'étend vers l'eau en contrebas, en cet endroit même ! »)
>
> [Pause : 30-45 secondes]
>
> *Lola Da'aníí K'is Deeschii' Naaditiné yú 'ágodzaa* (« Vraiment. C'est arrivé à Sentier s'étend le long d'une crête rouge plantée d'aulnes, en cet endroit même »).
>
> Louise [rit doucement] (p. 108-109)

[…] « *Cet épisode illustre une pratique vénérable dans laquelle les locuteurs apaches occidentaux tirent parti de la puissance d'évocation des toponymes afin de commenter la conduite morale d'un individu en l'absence de celui-ci. Baptisé « parler avec les noms » (*yalti bee'ízí) *»* (p. 109) glose Keith Basso. Énoncés de manière très rapide, ponctués de silences, les noms de lieux sont évoqués pour rappeler les morales qui leur sont afférentes : ce sont des *« images précises »* (p. 114) qui sont convoquées pour rappeler à Louise des récits des ancêtres, et ainsi des réserves d'expériences auparavant vécues par d'autres. Quasiment des « *rêves éveillés* » (p. 119), ces noms de lieux, et les « *mondes-lieux* » qu'ils portent en eux, ont pour fonction de reconnaître la maladresse du jeune frère, sans offrir de condamnation explicite – ce qui serait vécu comme un manque de politesse et une ingérence extrême – tout en soulignant qu'un dénouement heureux peut advenir, en concluant par un récit humoristique, sous-entendu par Lola Machuse dans le dernier des noms de lieux, qui conclut l'échange par un rire de Louise. « *Notre terre nous prémunit contre le mal* » résume un informateur (p. 87).

---

u.tv/video/cnrs_ups2259/bakary_diallo_memoires_peules_de_melanie_bourlet_et_franck_guillemain.23168. (Consulté le 22 mai 2017).

Il y a donc deux versants de ces potentialités de la littérature : la première est extrêmement conservatrice puisque rappeler des noms de lieux à des jeunes et à des adolescents qui transgressent les valeurs morales de la collectivité est une manière de les « remettre à leur place », dit-on en français ; mais la seconde a une valeur curative : raconter des récits permet aussi de guérir les maux et de générer un espoir.

*

La terre conserve la mémoire de solutions pratiques inventées par les ancêtres à des problèmes concrets du quotidien. Cette mémoire de la littérature rejoint tout à fait ce qu'Hélène Merlin Kajman suggérait dans son récent ouvrage *Lire dans la gueule du loup*[10] : la littérature constitue un réservoir de pratiques et d'usages, que la récitation ou le souvenir permet de réactiver dans le quotidien. Les mondes fictionnels, selon Keith Basso, ont tout à la fois un rôle de conservatoire de valeurs, qui sont par ailleurs parfois dogmatiques, mais ils portent également en eux des potentialités régénératives, qui sont potentiellement vecteurs d'émancipation.

Ces deux versants de la pratique de « parler avec les noms » sont articulés à une revendication identitaire en situation subalterne dans un monde postcolonial où les Indiens des réserves sont les grands silencieux de l'histoire. Pour le chercheur, porter une attention aux noms, en apache, n'est dès lors pas dénué d'arrière-plan politique. Ainsi compris, ces mondes de fictions inclus dans les toponymes représentent des voix de résistance pour les Indiens, en réaction aux pertes de leurs terres.

[10] Hélène MERLIN KAJMAN, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016.